

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 20

Artikel: La mort d'un roi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192343>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cela au désespoir des propriétaires voisins qui défendaient pied à pied jardins et champs fraîchement cultivés.

Pendant ce temps, les grands dignitaires de l'Armée faisaient de longs discours, sous la cantine, suivis ou entrecoupés d'acclamations désordonnées, de cantiques chantés sur des airs vulgaires, avec accompagnement de tambourins.

Plus le bruit augmentait, plus l'accumulation devenait grande autour des clôtures; plus les dégâts s'accroissaient dans les carrés de jardin.

De là, d'incessantes récriminations de ces braves gens de Renens :

— Où allez-vous, vous ?

— Là-bas, je veux voir un peu.

— Avez-vous regardé cette défense, au bout du sentier ?

— Non.

— Eh bien, regardez-la voir, et pi, vous me direz combien ça coûtera... C'est à moi, ce plantage !...

Et plus loin :

— Hé ! là-bas, que faites-vous sur ces pommes-de-terre ?...

— Je ne vois pas de pommes-de-terre.

— Ah ! quand même elles ne sont pas levées, y en n'a point, n'est-ce pas ? tâchez-voir de vous tirer de côté, ou sinon j'y vais !...

— Et vous, mademoiselle, où allez-vous ? Vous ne voyez pas que vous pillez ces pourreaux !... C'est pas vous qui voulez venir me les replanter, ni les salutistes non plus !

Plus loin encore, de nombreux jeunes gens s'en donnent à cœur joie à la vue de plusieurs soldats de l'Armée qui se promènent dans le verger. Ils mêlent leurs acclamations à celles de la cantine, et les quolibets jaillissent de tous côtés. On entend là des choses désagréables à l'oreille; car en persifflant les salutistes sur leurs pratiques ridicules, on s'habitue néanmoins peu à peu à plaisanter aussi sur les choses religieuses, n'importe dans quel milieu.

C'est là peut-être le plus mauvais côté des réunions salutistes dont s'amuse les curieux et les loustics qu'elles attirent autour d'elles.

Ainsi, l'on pouvait entendre, à Renens, ces singulières interpellations, chaque fois qu'un salutiste passait vers le groupe de jeunes gens dont nous venons de parler :

— Oh ! qu'il est joli, celui-là !

— Oui, mais comme il est sérieux.

— Pas plus; voyez, il va nous faire une petite risette... Voyons, déride-toi, soldat de la grande Armée.

— Dis-moi que tu m'aimes !...

— Es-tu sauvé ? En es-tu bien sûr, maintenant ?...

— Et ta sœur ?...

A l'heure du départ des trains, ces

plaisanteries ne firent que croître et embellir.

— Par ici, pour Neuchâtel, criait un employé aux salutistes qui se pressaient en foule sur les quais.

— Par ici, pour Lausanne, disait un autre.

— Non, interrompt une grosse voix, oblique à droite et marche au Bois-de-Cery !

Tout cela n'est pas très édifiant, et ne peut avoir qu'une fâcheuse influence sur les sentiments religieux de notre jeunesse.

Mais aussi comment respecter la manière dont l'Armée du Salut célèbre son culte ! A l'ouïe de ses bruyants applaudissements, de ses *amen*, de ses *alléluia* poussés avec frénésie; à l'ouïe de ses redites continuelles, de ses prières monotones et sans fin, qui énervent l'âme au lieu de la reconforter; à l'ouïe de ses cantiques chantés sur les airs les plus vulgaires, il n'est guère possible d'éprouver autre chose que de la répugnance ou de la pitié.

Et que dites-vous de cet accoutrement bizarre, de ces casques rouges, de ces chapeaux forme cabriolet ? Que dites-vous de ces figures amaigries, malingres, hébétéées, de ces regards exaltés !

Hélas ! vous dites comme nous, comme tant d'autres, vous dites que ces pauvres gens sont bien malades et ont grand besoin de soins.

Il y a deux ou trois semaines à peine, la nature semblait encore dormir du sommeil de l'hiver. Aujourd'hui, nous la voyons coquettement parée comme par enchantement; quelques souffles printaniers, quelques belles journées lui ont suffi. Partout des rameaux pleins de promesses, des gazons émaillés de fleurettes. Les troupeaux ne tarderont pas à monter dans les hauts pâturages, qu'ils animeront de leur gai carillon; et le touriste réjouï, le sac au dos, et le bâton de montagne à la main, va prendre ses ébats.

Ces attraites de la belle saison nous ont rappelé quelques pages du charmant volume publié récemment par M. et M^{me} Georges Renard : *Autour du Léman*. Elles ont pour titre : *La mort d'un roi*, et la scène se passe à Jaman. Rien de plus largement peint que cette partie si attrayante de nos Alpes, rien de plus riche d'images et de coloris que la description de l'alpage de Jaman, avec les sommités qui l'entourent. Chaque ligne y respire le charme de la montagne, sa mystérieuse et grande poésie, ses aspects sévères et imposants.

Et puis, quelle scène, quel drame émouvant dans la fin tragique du « roi de la montagne !... » Ceux qui n'ont point lu ces pages nous sauront gré de

les mettre sous leurs yeux; ceux qui les ont déjà lues les reliront.

La mort d'un roi.

Majestueuse et lente, rouge dans une lueur dorée, la lune se lève sur le col de Jaman. Pareille à une mousseline légère, la vapeur du soir dérobe sous un voile bleuâtre les profondeurs des vallées d'alentour; le lac resplendit, immobile, sous les rayons d'argent, tout le long de ses rives des lumières s'allument, faibles points d'or piquant l'obscurité; et là-bas, à l'horizon lointain, au-dessus de la muraille sombre du Jura, une ligne d'un rouge foncé, dernière trace du jour qui s'éteint, marque l'endroit par où le soleil s'en est allé vers les pays d'Occident.

Sur le col, une brise plus fraîche balaie la montagne; les fleurs, alourdies par cette chaude journée de juin, l'aspirent avec délice, avant de fermer leur corollé pour la nuit; des odeurs pénétrantes montent des prés où les narcisses font des taches de neige; peu à peu, les bruits s'amortissent, hommes et choses sentent venir le repos du soir.

Au chalet, tout est silence et immobilité; seule, une fenêtre est éclairée; c'est le Maître qui veille, tandis qu'au pâturage les sonnailles endormies des bêtes qui broutent tintent paresseusement.

Blanche comme une hermine sous la blanche clarté lunaire, la Dent-de-Jaman dresse fièrement au-dessus du col sa tête hardie; mais plus haut qu'elle encore, dans le ciel pur de tout nuage, la lune monte, monte toujours, lumineuse et triomphante...

Tout à coup, une inquiétude vague agite le troupeau; les vaches s'arrêtent de paître, et toutes, le mufle tourné du côté de l'étable, semblent attendre quelque chose. L'heure est arrivée où on lâche le taureau.

Il est si fougueux, le taureau, qu'on ne peut le laisser libre pendant le jour; plusieurs fois déjà, il s'est mis en furie, et alors tant pis pour qui se rencontre sur son chemin! Une vache lui a déplu; il a failli la tuer: on n'a eu que le temps de sauver la pauvre bête toute tremblante. Une autre fois, c'est son vacher qu'il a lancé en l'air et piétiné de tout son poids: l'homme n'a dû son salut qu'à sa force peu commune. Mais on lui pardonne tout; on le tient même en grande estime; car, à dix lieues à la ronde, on chercherait en vain un taureau plus beau, plus fier, mieux musclé et de race plus fine.

Au seuil du chalet, vient de se montrer le vacher: un hercule rose et frais, en culotte et en petite veste de velours noir, les bras et le col nus, une calotte de cuir sur la tête. Il s'avance du côté de l'étable, il ouvre la porte et prudemment se range contre le mur. A l'instant, le taureau paraît. Il fait vingt pas d'un galop impétueux, s'arrête net, puis les naseaux grands ouverts, bien planté sur ses quatre jambes nerveuses, il aspire avec force l'air frais et embaumé de la nuit. C'est alors qu'on peut le voir dans toute sa beauté robuste, fauve comme un lion, le poil luisant, les cornes effilées, la croupe large, la tête puissante, avec une étoile en plein front, une étoile blanche que dessine une courtetoison frisée. Le voilà qui repart au galop; il est maintenant au centre du troupeau. Sa première caresse est pour la plus

belle vache, celle qui a l'honneur très envié de porter, suspendue à son cou par un large collier brodé de couleurs vives, la cloche la plus grosse et la plus sonore.

Puis, fidèle à cette hiérarchie mystérieuse qu'il s'est forgée à lui-même, il passe en revue, sans en omettre une seule, ses compagnes de tout âge et de toute race. Satisfait de son examen, il va se mettre à brouter enfin, lorsqu'un chant mélancolique s'élève dans le silence profond. C'est le cor des Alpes. Alors le taureau immobile écoute de toutes ses forces. Cette harmonie sauvage, un peu rauque parfois, lui plaît comme un des mille bruits familiers de cette montagne tant aimée, où il respire à pleins poumons l'air de la liberté !

Que de fois, en ses jours de colère et de rage folle, n'a-t-il pas été dompté et subitement radouci par cette voix solennelle et grave qui semble lui parler une langue inconnue aux hommes !

Le chant a cessé. L'animal, tout en broutant de ci de là une touffe d'herbe fine aux senteurs aromatiques, parcourt en tous sens le pâturage. Il s'assure que rien de suspect ne trouble son domaine : car il est jaloux, le taureau superbe, jaloux de son troupeau comme un sultan de son harem, jaloux aussi du territoire qui lui appartient ! Malheur à qui oserait le lui disputer ! Il n'a peur de rien, non, pas même de son vacher ! Comment ! lui, la bête indomptable, il plierait devant un homme armé d'un fouet ? Ah ! jamais, jamais, plutôt mourir !

N'est-il pas roi de la montagne ? A lui les vastes solitudes, l'espace illimité, les grands souffles embaumés qui des vallées en fleurs montent jusqu'aux sommets ! A lui la première place dans l'étable, les égards du maître, les respects du troupeau ! A lui enfin l'Alpe neigeuse, qui lutte de blancheur et d'éclat avec le disque argenté de la lune !

La courte nuit de juin tire à sa fin, et déjà, du côté de l'est, une lueur pâle apparaît. Soudain, la bête, heureuse, enivrée d'air libre et pur, a dressé les oreilles... Des bruits inquiétants traversent le silence, des émanations suspectes flottent dans l'air. Il flaire le vent ; il écoute, il entend des voix d'hommes. Ce sont des touristes qui se rendent à la Dent-de-Jaman pour y voir le lever du soleil. Il faut croire qu'ils sont avertis de la présence du taureau, car ils n'avancent qu'avec précaution. De loin, l'animal aperçoit des ombres vagues, muettes maintenant, qui défilent et se hâtent du côté de la barrière.

Agacé, nerveux, il renâcle fortement, et bat la terre du pied. Une minute encore, il va foncer en avant... Mais tout s'est évanoui, rien ne trouble plus la nuit paisible.

L'animal, encore irrité, fixe ses regards sur l'endroit où l'ennemi a disparu, et content d'être seul, il beugle en triomphe dans la nuit. O douleur ! un autre beuglement, tout aussi puissant que le sien, lui a répondu ! Il bondit et fait volte-face, croyant avoir derrière lui son adversaire inconnu. Peine perdue ; il est seul, bien seul dans le pâturage tout mouillé de rosée.

Il beugle une seconde fois. Une seconde fois la voix mystérieuse lui répond. Alors sa queue menaçante s'agite et tourne au-dessus de sa croupe tachetée de roux ; à

grands coups de cornes il laboure le sol devant lui.

Une troisième fois encore, il beugle fortement, et toujours l'écho moqueur lui répond, l'écho qu'il ignore et qu'il ne peut comprendre.

C'en est trop. La tête en feu, les yeux sanglants, le mufle humide d'écume, fou enfin, il s'enlève des quatre pieds à la fois et charge à fond droit devant lui.

Une galopade insensée ; un choc, un éboulement formidable dominé par un suprême hurlement d'angoisse, puis plus rien. Au chalet, on a tout entendu. Les portes s'ouvrent ; les lumières apparaissent ; les vachers accourent, effarés, du côté d'où est parti le bruit. Le taureau a disparu ; mais au bout du pâturage, droit au-dessus d'une roche à pic, la terre, furieusement piétinée, indique trop clairement, hélas ! où la bête est tombée.

De la profondeur noire montent sans trêve des plaintes sourdes, des souffles rauques, sinistres à entendre au milieu de cette nuit sereine et pleine de clartés. Les vaches, attirées par le bruit, elles aussi, demeurent stupides au bord du précipice ; pour éviter un nouveau malheur, on les fait rentrer à l'étable. Puis, la hache en main, un rouleau de cordes en bandoulière, par des pentes escarpées où n'existe pas même un sentier, les hommes se hâtent avec fièvre au secours du blessé.

A deux cents mètres au-dessous du pâturage, on trouve le taureau. Il est étendu sur un rocher, les deux jambes de devant brisées, agonisant de soif et de douleur. Impossible de le sauver ; il n'y a plus qu'à l'abattre pour mettre fin à ses tortures. Triste et résolu, le vacher lève sa hache en un formidable élan... L'arme retombe avec un bruit sourd ; un flot de sang jaillit du crâne fendu, et il meurt, le pauvre roi de la montagne, les yeux fixés sur le soleil qui se lève dans un ciel d'or éblouissant !

Lo ràitolet.

Dào teimps iò lè bêtès djazàvont,
Tot coumeint no le s'asseimblàvont
Po decidà dè còsse et cein ;
Et faillai on gouvèrnement
Po manteni on bocòn d'oodrè ;
Kà, sein gravà ài tsins dè moodrè
Et ni ài lèo et ài renà
D'agaffà et dè devourà
Et lè mutons et lè dzenelhiès,
Fallai, coumeint tsi lè z'avelhiès,
Onna reina po gouvèrnà
Ao bin on rai po coumandà.
Cé que fut choisi po l'affère
Fut lo lion ; mà lo compère
Que sè peinsàve que trè-s-ti
Lai volliàvont bin obéi.
Ve bintout que n'étai pas fête
Dè coumandà totè clliào bête ;
Kà sè formà on Sonderbon
Po fèrè dè l'opposechon.
C'étai lè z'osés. Sè desiront :
Ràva por li ! Et ye sè miront
A lo sublià po l'eimbetà.
Lo lion, que ne poivè pas
Lào corre après contrè lè niolès
Po lèo trevouni lè z'orolhiès,

Sè peinsà : Mè fotto pas mau
Dè clliào z'eimplioma ! Clliào chameau
Ne mè font rein què d'ai misèrè ;
Ne lè pu ni cheintrè, ni vairè ;
Vaut mi n'avai à gouvèrnà
Què lè bêtès dè perque bas,
Et dè michenà dè la pliace
Dè rai dào pays d'ai z'agace.

Mà quand l'est que ne fut perein
Tsi lè z'osés, n'allà rein bin
Permi clliào dzeins dè la volaille.
Pertot y'a dè la cacibraillè :
Et se n'ia pas on magistrat
Po cein menà et mettre à pas,
Cein baillè vito dào grabudzo,
Kà sein gouvèrna et sein dzudzo,
Tot est bintout à betetiu
Et lè chenapans ont bio dju.

Lè z'osés cheintiront l'affère
Et se decidaront dè fèrè
On grand concou po reimpiaci
Lo lion. Firont publiyi
Que ti lè z'osés d'ai foradzo
Et lè z'eimplioma d'ai veladzo :
Dzenelhiès, pào, borès, boron,
Etion convoquà, què tsacon
Se cein lai plièsai, poivè fèrè
L'essai d'ètrè rai, dè manière
Que nion n'eut rein à recliamà ;
Po cein, ye faillai prevolà
Drài ein amont, et dè la sorta
Cé qu'arai l'ala la pe forta
Et qu'àodrài lo pe hiaut dè ti
Devèssai reimportà lo prix
Et ètrè rai...

Du la novalla
Dè cé concou, dzé, hirandalla,
Caille, bedju, coucou, pindzon,
Moineau, cu-blanc, merlo, quinson,
Pequa-bou, pèdri, alluetta,
Canari, mayeintse, fauvelta,
Verdàire, lutsèran, corbé,
Rata-volàire, bounosé,
Ouie, grèba, cygno, cornelhie,
Ahlio, rautou, bora, dzenelhie,
Cegogne, pào, tserdignolet,
Branla-quiva, ransignolet,
Creblietta, ètorné, bécasce,
Lenotta, papagai, agace,
Et ti lè z'osés ètrandzi
Qu'on ne vâi pas dein cé pays ;
Ein on mot : la dzein eimplioma
Sè preparà po l'involaie ;
Et on ve dè ti lè cotés
Lè gros et lè petits z'osés
Aguelhi per su lè brantsadzo
S'essiyi avoué grand coradzo
Et s'ein bailli à prevolà
Asse hiaut que poivont allà.
On ve mémameint onna bora
Dè mèma sorta què clliào d'ora
Sè recordà po concouri ;
Mà cein lai ètai molési.
Le fasai tot cein que le poivè
Et se d'hazà le prevolàve
Du perque bas, su lo fémé,
Le trovàve cein bin galé.
Et ein la vayeint montà dinse,
Sè borons sè crayont dza prince